

Thierry Guinhut

## Un an dans la vie d'Heinz M. (extrait II)

Moi, Heinz M.,  
ayant trouvé un point solide dans l'univers  
(« moi »),  
point mobile dans la fumée du monde  
(celle-ci monte, de Lausanne, peut-être,  
au-dessus des brumes du canton de Vaud),  
mince moi fait de vigueur et d'un souffle,  
là, sur l'échine du Jura noir et vert,  
devant l'arc des Alpes, du Santis au Billard,  
lisant des yeux,  
moment et situation de poème,  
les traînées neige et vif-argent du Schreckhorn...

J'ai le désir de lire ou relire  
T.S. Eliot, Paul Celan, Octavio Paz,  
Ezra Pound et René Char ;  
je les ai derrière ou dedans moi,  
ou sur la touche impossible d'une autre dimension ;  
il me reste mon dire de bric et de broc,  
le cône disséminé de ma parole...

Imiter Rilke ou Celan  
(sombrier donc au plus bas de mon lieu à faire),  
défricher le vide presque omnivore de soi,  
marcher dans le grand massif ajouré du poème,  
construire dans le mouvement du vers...  
petite cabane devant l'espace,  
à même dans la lumière et l'ange du poème.

C'est au matin que naît le poème,  
ainsi qu'à tout instant du jour et de l'an,  
nuit comprise ou sommeil ;  
souffle gris de nuées basses,  
au milieu des regards clairs du salon familial,  
sur un Morvan noir et blanc  
de neiges et de bois...

Je sais le frisson du poème,  
cet emportement doux et flué,  
spasme sans lourdeur et long,  
se dispersant à l'image du monde,  
laissant après son passage  
la pierre inégale et ouverte  
du poème.

Je vais à la rencontre du monde  
ne sachant pas ;  
je vais à la rencontre de la conversation d'un homme  
sans savoir son patois  
ou sa langue technicienne ;  
lumière et matin, bruit des voix champagnes  
descendues des haut-parleurs de la gare  
(l'énumération chantée presque  
des bourgs au-delà de Langeac)  
le déroulé ponctué,  
pour moi, du poème.

Ce n'est qu'un instant d'altitude,  
là, au-dessus du lac de Constance,  
les clefs à la main,  
les provisions du jour sur le siège,  
un espace libre et vide  
dans la vision :  
route boisée de peu,  
métal lisse et crème de l'eau,  
théorie outremer de sommets.

Écarter les mots du poème,  
sortir sur ma porte,  
même si le paysage romanche est tronqué  
par deux bâtiments de ferme  
(pas un seul besoin  
de poème ou de lieu autre)

est déjà une respiration,  
mais que je ne peux dire  
si besoin est de la dire,  
que par les moyens libres et mutilés  
du poème.

Odeur de pollen,  
sapinières closes,  
tourbières indélimitées,  
l'appareil-photo dispose un paysage dans la clairière ;  
le cul sur un chemin montueux,  
le dos dans une brise du sud,  
le sexe presque affamé :  
l'ensemble du corps et des sens  
d'un relief du Jura français.

Je n'ai voulu vivre  
ni rester inexistant ;  
un bonheur néanmoins me prend,  
ne serait-ce que la présence,  
refaisant comme Heine,  
mais inexorablement à côté et ailleurs de lui,  
le voyage des montagnes du Harz ;  
trouées de morte-forêt,  
eaux vives, sous bois et rais de lumière,  
et muscles philosophes.

Poème qui ne résout rien,  
qui se résout en riens,  
pourquoi ai-je voulu le moment du poème,  
cet incident,  
comme un détail de buis dans le sentier,  
parmi les déboires et les mouvements  
des constellations ?

Ou, imbécile sur un quai d'Annecy,  
usant de *L'art poétique* biaisé à mon image,  
tournant le poème à mon avantage,  
un homme qui ne parle que de *je*  
(la commodité pour cela du poème),  
à la limite des bruits d'un paysage  
et de celui du tomber d'un bloc de journaux  
devant un kiosque de montagne.

A chaque fois autre,  
lumineuse en même temps que mate,  
une magie que retient le mot  
*poème* ;  
géographie du Forez à mes pieds,  
(le bleuté de l'autoroute dans le coin d'un mont),  
je me déplie lentement,  
le vent aiguise ma tête,  
ce mot seul, *poème*,  
et l'espace,  
suffisent.

Comme ce jour entré dans le poème,  
ce qui aurait nom « beauté »  
(mot prononcé surprenant dans le bruit matinal des rails),  
comme cette *philosophie des lieux mêlés*,  
comme ce en quoi j'entre dans le monde,  
là quelque part et plusieurs,  
pas seulement plastique ou émotive,  
se faisant un corps soudain,  
lumière et fruit ouvert.

Couloirs du métro de Berlin,  
deux jeunes filles,  
violoncelle et violon,  
jouent Bach.  
Elles rient entre elles entre chaque petit morceau ;  
je pense et je sens le son ;  
un lien au monde passe et prend corps dans l'ouïe,  
jusqu'à cette fibre bouleversée  
de la beauté.

Un souffle interne me prend,  
dans l'espace ouvert  
du fossé tectonique alsacien,  
d'un coup,  
(lumière vive d'entre deux nuées) ;  
est-ce terre ou cosmos  
ou seulement les remuements,  
quelque chose comme un vent d'équinoxe,  
des veinules et du moi ?

Ne faut-il parler que de la poésie  
pour faire le poème ?  
Ou s'éreinter sur le chemin du monde  
comme au détour d'un puy boisé de la Creuse,  
sous le vent boueux,  
les flaques en train de geler,  
les pieds de s'échauffer sous la laine et le cuir,  
la poitrine raboteuse et vide des présences aimées.

Se sentir un écrivain,  
n'est-ce pas se renchérir en mythologie...  
une image, le stylo à la main  
dans ce café dit « littéraire » et parisien,  
désirant presque être remarqué  
(cette femme, là)  
voulant écrire pourtant  
ce qui soit un poème,  
marquer un instant, matière et couleur,  
de l'air de soi...

9 h du matin, plage nord ;  
personne sur la courbe lumineuse, sable et grise...  
ma fille ramasse une algue,  
« une petite guenille de mer », dit-elle...  
Trois personnes, au loin, rompent  
le large infini de la solitude.  
Où faire et saisir les pensées...

Moi, Heinz M.,  
bulle de sable  
dans le champagne du sablier,  
quartz infime de la montre à cristaux,  
corps osseux et musculeux un peu,  
Moi, Heinz M.,  
petit nom et bruit de parole,  
herbe mince dans les calcaires du causse,  
Heinz M. de plume et de chant,  
passereau commun dans la broussaille.

Le poème doit-il de lui-même  
dire « je » ?  
Il faudrait croire pour cela au pouvoir du poème,  
à une force du faire et du sentir,

et au droit de cité du « je »,  
il faudrait pour cela pouvoir seulement dire le mot « poème »,  
pouvoir seulement traverser avec ce moi là  
une nuit montueuse et traversée de satellites.

Je marche,  
poursuivant le poème ;  
sera-ce suffisant pour lui donner sens ?  
Les collines du Lot à ma droite  
(feuillues peut-être jusqu'au mouvement du poème),  
le causse, gris et ocre à main gauche,  
portant souple les pas...  
M'éloignant encore une fois de mille réalités  
autour du petit périple de soi.

Probablement romantique et baladin de poème,  
moi Heinz M.,  
petit œuf de pierre et d'eau,  
bipède mobile sur un globe de sel,  
prenant racine et gîte sur les sentiers,  
naïf tranquille et madré méfiant,  
la presse quotidienne tombée des yeux et des mains  
à chaque ville ou village étape.

La maison mienne,  
là-bas, ailleurs, certitude apaisante...  
Ici ou là, le gîte d'une nuit,  
le dessus de lit à peu près toujours le même  
des chambres d'hôtel, la cabane ou la grange  
(les vaches rabâtent au-dessous de ma botte de paille défaits)  
une pièce chez l'habitant, un local dans la mairie ;  
et pendant le jour les tirets des cafés  
— table de bois épais —  
— bar en belle imitation d'essence des îles.  
Ici ou là, je n'habite rien,  
corps avec yeux et sens, de lieux en pays.

(L'Extrait 1 de *Un an dans la vie d'Heinz M.* est paru dans la revue *Europe*,  
n° 695, mars 1987, p. 169 à 173).